

AGNÈS
MARTIN
LUGAND

Retour
à Folegandros

Roman

Michel
LAFON

AGNÈS MARTIN-LUGAND

Retour à Folegandros



*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2026
14, boulevard de la Madeleine – CS 62204
75373 Paris Cedex 08

www.michel-lafon.com

La Lettre

Suzanne vient de rentrer chez elle. La journée de travail à l'herboristerie a été calme. Elle a mis à profit ce temps pour concocter un nouveau mélange, une idée de tisane lui trotte dans la tête depuis plusieurs jours, et ses premiers essais semblent concluants, tant en termes de goût que d'arôme. Son petit monde va lui servir de cobaye. À son plus grand bonheur, son mari, Léonard, lui a fait la surprise d'être là. Il a donc confié les clés de son restaurant à ses seconds. Ce qui ne l'empêche pas d'être en cuisine à la maison. Elle prend quelques minutes pour l'admirer. Tout en assaisonnant, remuant, goûtant, il discute avec leurs filles, Nina et Salomé, il rit aussi. Suzanne toussote pour signaler sa présence, les trois se réjouissent de la voir enfin rentrée. La soirée promet d'être agréable. L'été y est pour beaucoup. Ils doivent d'ailleurs parler de leurs projets de vacances ce soir. Léo ouvre une bouteille de vin, avant de poursuivre la préparation de son plat. Suzanne a besoin de cette atmosphère familiale, douce et joyeuse. Il n'y a que ces moments-là qui lui permettent de tenir. Sans eux, elle se serait effondrée depuis longtemps.

Elle avale une gorgée de vin pour éloigner ces soudaines et sombres pensées. En quête d'une distraction, elle commence à parcourir le courrier du jour. Très vite, une enveloppe retient son attention, elle la scrute attentivement. L'écriture qui a griffonné son adresse et son nom lui assène un coup. Son cœur tambourine si fort dans sa poitrine qu'elle chancelle. Inquiet, Léonard se précipite vers elle. Paniquées, ses filles lui demandent ce qui lui arrive. Elle reprend sa respiration, relâche ses épaules, leur dit de ne pas s'inquiéter, elle a simplement besoin d'être seule un petit instant, elle vient de repenser à quelque chose d'important pour l'herboristerie. Elle puise au plus profond d'elle-même la force de leur sourire, avant de s'enfuir dans sa serre au fond du jardin.

À quatre cents kilomètres, au même instant, Vadim pousse la porte de son appartement. Il est exténué et pas mécontent de rentrer chez lui après deux semaines d'absence. Il commence à sentir sa petite cinquantaine, il n'a plus la même résistance que quelques années auparavant. Son corps fourbu lui rappelle que dormir sous la tente n'est pas la plus brillante des idées. En même temps, cela lui a permis de réussir à boucler avec un peu d'avance les prises de vues pour son prochain documentaire. Il balance son sac de voyage dans sa chambre et dépose précautionneusement son matériel dans son bureau. De retour dans le séjour, il s'étire et fait craquer ses articulations douloureuses. Il savoure le calme. Il s'est bien gardé de prévenir celle qui partage quelques-unes de ses soirées et de ses nuits de son retour anticipé. Ce soir, comme la plupart du temps, il a envie d'être seul

et il doit avancer sur un montage qui lui donne du fil à retordre.

Avant de s'y mettre, il décapsule une bière et se poste devant la fenêtre. Il observe les rues de Paris, dépité. Il déteste cette ville. Pourquoi habite-t-il ici, déjà ? Plus pratique. Plus efficace pour son travail. Plus anonyme. Et si éloigné de la vie qu'il a connue. Il doit régulièrement se rappeler ces raisons pour éviter de tout bazarder et de larguer les amarres. Il s'ébroue pour chasser les images qui l'assaillent. Il s'écroule dans le canapé, pensant jeter un coup d'œil distrait au courrier des deux dernières semaines avant de se mettre au travail. Le tampon sur la première enveloppe de la pile le fait tressaillir. Elle a dû arriver aujourd'hui. Il se frotte les yeux comme pour se réveiller. Il scrute chaque détail attentivement. Impossible. Il lutte contre la réalité, mais rien à faire. Ce qu'il a sous les yeux est bien réel. Il reconnaîtrait cette écriture entre mille.

Suzanne et Vadim, chacun plongé de son côté dans un abîme de solitude, décachettent l'enveloppe.

Papa, Maman,

Je ne sais pas trop pourquoi je vous écris. Peut-être parce que ce que je vois tous les jours me fait penser à vous. Ce n'est pas si facile de ne pas vous avoir parlé depuis trois ans. Alors, vous pouvez me répondre que je l'ai bien cherché, c'est moi qui suis parti, c'est moi qui n'ai pas voulu vous téléphoner, c'est moi qui n'ai jamais répondu, et c'est encore moi qui me suis contenté de quelques messages de temps en temps pour vous dire que j'étais en vie. Vous devez m'en vouloir. Peut-être même que vous ne voulez plus rien à voir avec moi, et que maintenant que vous ne voyez plus ma gueule, vous êtes en paix.

Pendant ces trois années de voyages, j'ai couru après plein de choses. J'ai croqué la vie, bouffé des yeux des paysages incroyables, vomi face à la misère, appris des autres, eu des emmerdes et beaucoup ressassé. Pourtant, il me manquait toujours un truc. J'ai mis du temps à admettre où je devais aller. Le hasard, ou le destin, appelez ça comme vous voulez, a mis sur ma route une personne exceptionnelle qui m'a apprivoisé comme un animal blessé. Je lui ai raconté notre histoire, enfin surtout la mienne, même si je n'ai pas grand-chose à dire, et puis elle m'a mis un bon coup de pied au cul. Alors, j'ai décidé d'aller là où j'aurais dû aller depuis le début. Je raconte n'importe quoi, avant je n'étais pas prêt, j'étais trop en colère, il fallait que je m'éloigne de tout ça, et de tout ce qui pouvait me faire penser à vous. Je n'ai pas eu tort parce que depuis ces derniers mois, j'ai des trucs qui remontent. C'est incontrôlable.

Sûrement parce que je suis à Folegandros. Oui, vous lisez bien. Votre fils est à Folegandros. J'avoue, en vous écrivant ça, que je jubile un peu. Je suis revenu sur les lieux du crime. Moi. Pas vous. Vous ne m'en pensiez pas capable ? Hein ?

Le problème, c'est que tout est flou, tout est confus. Vous m'en avez tellement peu dit... Comme s'il fallait tirer un trait, faire comme si ça n'avait jamais eu lieu. Peut-être qu'au bout du compte, je cours après ces souvenirs depuis toujours.

Malgré tout, je construis ma vie, je ne m'en sors pas trop mal, je crois...

Mais j'ai besoin de comprendre comment on a pu en arriver là. Comment, vous, vous avez pu en arriver là !

Soit vous faites un pas vers moi et on parle de notre vie à tous les trois... Soit vous pouvez faire une croix sur moi et complètement m'oublier. Je ne reviendrai jamais vers vous si vous n'acceptez pas d'affronter votre vie et de l'assumer.

Andréas

Suzanne

La lettre d'Andréas glissa de mes mains. Elle voleta et atterrit délicatement sur le parquet. Sans bruit. Contrairement aux mots de mon fils qui résonnaient avec force dans le silence de la serre. Cette lettre avait beau être ce que j'avais eu de plus précieux de sa part depuis trois ans, j'étais incapable du moindre mouvement pour la ramasser. Comme si mon corps venait de se statufier. Je fixai un point imaginaire, ne voyant plus rien autour de moi. J'aurais pu être ailleurs, j'aurais pu être nulle part. Mon fils m'avait écrit. Je n'aurais jamais osé en rêver, je n'espérais même plus. Pourtant, aujourd'hui, j'avais la preuve que j'existais encore un peu pour lui. Je rêvais d'entendre sa voix prononcer le mot « maman », même si c'était pour m'adresser des reproches, je le prendrais, je le chérirais. Chaque jour qui passait sans un signe de lui mettait du sel sur la plaie à vif. Il était parti, il avait coupé les ponts, nous rendant,

à juste titre, son père et moi responsables de tous ses malheurs. Nous lui avions gâché la vie. J'étais prête à subir les flammes de l'enfer pour me rapprocher de lui.

Un sentiment réparateur m'envahit malgré tout, j'étais éperdument fière de lui, je l'avais toujours été bien évidemment, mais là, cela sonnait plus fort. Ses mots, ses phrases, la maturité que je lui découvrais forçaient mon admiration. À vingt-cinq ans, il était devenu un homme. Sa démarche à elle seule me le prouvait. Qu'était-il allé chercher là-bas ? Il voulait savoir, quand moi je mettais tout en œuvre pour oublier. C'était certainement une de ses nombreuses attentes que j'avais refusé d'entendre. Je m'étais acharnée toute son enfance et son adolescence à distiller de la normalité pour oublier, *faire comme si rien n'avait eu lieu*, je m'étais lourdement trompée. Si j'avais agi différemment, nous n'en serions pas là. Il était bien plus fort que nous, lui était parti affronter le passé. Il était le courageux quand son père et moi étions les lâches. Je n'attendais pas de pardon de sa part, nous ne le méritions pas, je souhaitais juste continuer à faire partie de sa vie, même de loin.

Pouvais-je entrevoir une lueur d'espoir à travers cette lettre ? Nous tendait-il réellement la main ?

La porte s'ouvrit doucement. Léonard. Il avait déjà été tellement patient. Il vint s'asseoir à mes côtés, je tournai le visage dans sa direction. Soucieux, il poussa un profond soupir. Il attendait que je parle. Tout deviendrait réel une fois les choses énoncées à voix haute. Je me levai et récupérai la lettre de mon fils. Je la caressai, imaginant passer ma main sur sa joue.

Retour à Folegandros

– C'est Andréas, bredouillai-je. Il m'a écrit...

– Je sais, m'interrompit-il d'un ton morne.

Perdue, je fronçai les sourcils. Son regard tourmenté se ficha dans le mien.

– Ton téléphone n'arrêtait pas de sonner dans ton sac. Ça s'est calmé, et puis le mien s'y est mis à son tour. J'ai décroché...

Il s'interrompit, regarda à droite à gauche, comme s'il cherchait du courage.

– Tu ne répondais pas, alors... Vadim a fini par me contacter. Il attend que tu le rappelles...

– Je... je...

Jamais je n'aurais pu imaginer qu'il me téléphone. Du moins, pas aussi vite. Étais-je prête à lui parler ? À entendre sa voix ? La dernière fois, nous nous étions incendiés, nous renvoyant la responsabilité du départ et du silence de notre fils.

– Tu n'as pas trop le choix. Je crois que si tu ne le fais pas, il serait capable de sauter dans sa voiture et de débarquer ici pour te voir. Si tu pouvais nous épargner sa visite, ça m'arrangerait.

Il se leva et déposa un baiser tendre sur mes lèvres.

– Je gère les filles, ne t'inquiète pas... Je peux leur dire que leur frère va bien ?

Je voyais combien lui aussi souhaitait le savoir.

– Oui, tu peux, même si je n'ai aucune certitude... Il est... Il est en Grèce... À Folegandros...

Il ferma les yeux un court instant.

– Il fallait bien que ça arrive un jour.

Il m'embrassa encore une fois, glissa mon téléphone dans mes mains et s'éclipsa aussi discrètement qu'il était entré.

Les minutes qui suivirent, je tournai en rond, en quête de la force nécessaire pour contacter Vadim. Je m'approchai de la fenêtre. Au loin, il y avait ma maison, celle où j'avais cru que la vie se reconstruirait.

Ce serait mentir de dire que ma vie n'avait pas été reconstruite. Nous étions heureux la plupart du temps, lorsque nous ne pensions pas à Andréas – ce qui était rarement mon cas. Et avant qu'il s'en aille, il y avait eu, malgré tout, malgré son mal-être, de jolis moments en famille, des joies, des réussites, de l'amour. Je m'étais toujours appuyée sur ces instants pour croire que tout allait bien. Que tout irait bien. Trois ans plus tôt, j'avais violemment pris conscience de mes erreurs et de mon échec.

Les lumières étaient allumées. D'où j'étais, je voyais Léonard retenir les filles qui voulaient venir me voir. Elles devaient être dans tous leurs états, elles s'agitaient, exigeant certainement de leur père des explications, des détails sur ce qu'Andréas m'avait écrit. Elles devaient s'énervier, criant qu'elles voulaient le voir. Du haut de leur adolescence, elles ne désiraient qu'une seule chose : redevenir « les furies » d'Andréas. Il les avait très vite surnommées ainsi lorsqu'elles avaient débarqué dans sa vie de petit garçon, vie déjà plus que malmenée. Elles réclamaient leur frère, elles avaient besoin de lui. Je plaignais Léonard d'avoir à faire face à leurs incompréhensions. Je sentais au plus profond de moi que ce n'était que le début.

Nous étions tous au bord d'un précipice. À commencer par moi. J'étais aspirée par le vide. Cette attraction qui me terrifiait et contre laquelle

je ne pouvais pas lutter. Aucun autre choix ne se présentait à moi. Je détournai le regard de ma famille et de ma vie de maintenant.

Malgré le tremblement de ma main, je réussis à appuyer sur le prénom de Vadim. Les sonneries s'enchaînèrent. Interminables. Chaque seconde, un besoin impérieux de l'entendre m'envahissait. Car l'entendre me rapprocherait d'Andréas.

– Réponds, répétais-je en serrant les dents. Réponds...

Vadim

Suzanne m'appelait. Et j'étais incapable de décrocher. Je ne savais plus si je voulais ou non lui parler. Ma réaction une demi-heure plus tôt restait incompréhensible. Ça avait été comme un réflexe. À peine avais-je lu les derniers mots d'Andréas que je m'étais jeté sur mon téléphone. Il fallait que je lui parle, que j'entende sa voix. Elle seule détenait le pouvoir de me confirmer que notre fils nous avait écrit. Que je n'étais pas en train de rêver ou de cauchemarder suivant mon interprétation de la lettre. Il n'y avait qu'elle qui pouvait ou me rassurer sur l'exactitude de la situation ou m'annoncer que j'étais fou à lier. C'est pour cette raison que face à son silence, je m'étais tourné vers Léonard. J'avais été sec, bref, je m'en contrefichais. Je n'allais pas m'encombrer d'amabilités avec lui. Nous nous connaissions. Je n'avais jamais réussi à détester cet homme. Il avait été là quand moi j'en étais incapable. Il faisait passer

Suzanne et Andréas avant tout. Il venait de m'en offrir une nouvelle preuve.

J'avalai une gorgée de bière et plongeai la tête la première dans le passé.

– Allô.

La distance que ma voix lui envoya me glaça le sang.

– Vadim, murmura-t-elle.

– Tu as reçu la lettre d'Andréas ? lui demandai-je d'un ton toujours froid.

Le simple fait de l'entendre me mettait sur la défensive. Je devais trouver la force de prendre sur moi. Je ne pouvais ni l'agresser verbalement dès qu'elle ouvrait la bouche ni rester mutique. Sinon, autant renoncer dès maintenant.

– J'étais en train de la lire quand tu as essayé de m'appeler, poursuivit-elle sans relever mon attitude désagréable. Je... Je ne sais pas quoi faire... Il ne nous a même pas laissé son adresse pour qu'on lui réponde. Je vais peut-être essayer de l'appeler...

– Ce n'est pas ce qu'il veut, Suzanne ! m'énervai-je.

– On ne peut pas rester comme ça, sans rien faire, sans lui assurer qu'on a bien reçu sa lettre ! me rétorqua-t-elle. Tu te rends compte qu'il est prêt à nous parler ?

Elle avait raison. Nous ne pouvions pas lui faire penser qu'on le laissait de côté. Je bondis de mon canapé, calai mon téléphone dans mon cou, et partis fouiller dans un tiroir de mon bureau. J'avais besoin d'une soupape, sous peine d'exploser et personne – moi le premier – n'avait besoin de ça. Je mis la main sur ce que je cherchais. Je ne regrettais pas d'avoir

laissé cette tentation pour éprouver ma résistance. En quelques secondes, le problème était réglé. Je n'avais pas oublié comment rouler une cigarette.

– Tu refumes ? me demanda Suzanne après avoir entendu le craquement d'une allumette et ma première bouffée.

Quinze ans d'efforts envolés en fumée – littéralement. J'étais en danger, je le sentais, et je me défendais comme je pouvais.

– Je viens de reprendre à l'instant, lui annonçai-je d'une voix amusée, et dépitée aussi.

Elle lâcha un rire triste.

– C'est con, quand même.

– Je ne te le fais pas dire...

Je ne m'attardai pas sur ce bref instant de complicité. Je me mis à faire les cent pas dans mon appartement, me moquant de répandre des cendres sur mon passage.

– Tu ne dis rien ? m'interpella-t-elle.

Je ronchonnai en guise de réponse. Je me préparai à prononcer une phrase, que je n'aurais jamais cru ne serait-ce que penser. Mais mon fils m'appelait, il réclamait à cor et à cri que l'on assume nos responsabilités, notre histoire. Cette histoire que je lui avais toujours refusée. Comme si elle ne lui appartenait pas, ne le concernait pas. Il y jouait pourtant le premier rôle. J'étais terrifié à l'idée de toutes les conséquences que cela ne manquerait pas d'engendrer. Pourtant, j'affronterais cette peur. Elle n'était rien face à la douleur terrassante de perdre définitivement mon fils. Même si dernièrement, j'étais en train de me faire une raison, il ne nous en avait pas laissé le choix. Et nous étions responsables. Je voulais

croire que je le connaissais encore suffisamment pour ne pas prendre sa menace à la légère. Il venait de nous lancer un ultimatum. J'avais une guerre à mener contre moi-même et contre les souvenirs. Que je sorte victorieux ou mort du champ de bataille importait peu. Si me perdre dans le passé me permettait de renouer avec lui, même de loin, même brièvement, le sacrifice en valait la peine. Le problème – et il était de taille – était que je devais entraîner Suzanne dans ma chute. Andréas nous voulait tous les deux. Son père sans sa mère n'aurait aucun sens. Il nous voulait réunis.

– On doit aller là-bas. On doit retourner à Folegandros.

Ça y est. C'était lâché. Et le vertige m'aspirait.

– Non, Vadim ! On ne peut pas retourner là-bas ! Il y a nécessairement une autre solution.

Sa panique était totale. Je n'étais pas étonné par son refus. *Là-bas* était l'unique fragilité que je lui connaissais.

– On n'a pas le choix... Andréas a besoin de nous. Il a besoin de toi... Ça me semble ahurissant de le dire, mais je n'irai pas sans toi.

– Mais... non... Je...

Elle étouffa un sanglot. Je n'avais jamais supporté de la voir pleurer. Dix-sept ans après notre séparation, cela me faisait toujours le même effet. Mais j'avais trop à gérer de mon côté pour me charger de son chagrin et de ses angoisses. Les miens étaient déjà lourds à porter. Je n'avais pas à m'inquiéter pour elle, Suzanne avait Léonard et ses filles pour l'épauler. De mon côté, ma solitude et moi allions gérer. J'en avais l'habitude et c'était mon choix.

– Tu as raison, Vadim, je sais... mais je suis perdue... Et j'ai peur... peur d'aller là-bas, peur de lui parler... Peur que tout remonte. Peur que ça empire...

Sa détresse me touchait davantage que je ne l'aurais voulu.

– Je ne réalise toujours pas qu'il nous a écrit, lui répondis-je d'un ton plus doux.

– On existe encore pour lui.

– Jamais, je n'aurais cru ça possible, j'avais perdu tout espoir. Mais Andréas est sur un fil, Suzanne, je le sens.

On resta de longues minutes sans se parler, juste là, chacun de son côté, à prendre la mesure de la décision qui s'imposait à nous. Suzanne soupira profondément et :

– Quand peux-tu partir ?

Léonard

Planté devant la fenêtre, j'observais Suzanne dans sa serre. Elle avait raccroché avec Vadim une heure plus tôt. Depuis, elle s'occupait de ses boutures, armée de son sécateur. Régulièrement, elle le balançait sur son établi, et s'effondrait sur sa vieille chaise en bois. Puis elle retournait à ses plantations. Son moyen de s'apaiser. Malgré toute mon envie d'être à ses côtés, je respectais son besoin de solitude, elle viendrait me parler lorsqu'elle serait prête. Pourtant, je crevais de savoir ce qu'Andréas lui avait écrit. Comment allait-il ? Que devenait-il ? En dehors du fait qu'il était sur cette île grecque qui avait scellé son destin et celui de ma femme. Le mien aussi, j'en convenais. J'espérais

du plus profond de mon être qu'il ne venait pas d'achever sa mère une bonne fois pour toutes. J'avais le sentiment qu'elle remontait enfin la pente. Ce n'était pas encore la Suzanne d'avant – reviendrait-elle un jour ? –, mais il y avait du mieux. Nous pouvions, les filles et moi, évoquer Andréas et les années où il était encore avec nous sans qu'elle s'écroule ou quitte précipitamment la pièce. Nous refaisions des projets, la vie reprenait un semblant de normalité. J'avais beau aimer Andréas comme un fou, il était mon fils au même titre que Nina et Salomé étaient mes filles, j'éprouvais une colère sourde de plus en plus importante à son égard. Je comprenais ses douleurs, ses rancunes et son amertume. Pour autant, ce qu'il avait fait subir à sa mère restait plus qu'excessif et difficilement pardonnable. Il n'avait aucune idée de ce qu'elle avait enduré, et de ce qu'elle endurait encore.

Les lumières s'éteignirent. Suzanne traversa le jardin, les épaules basses. Qu'allait-il encore nous tomber dessus ? Si le contenu de cette lettre n'avait pas été si important, Vadim ne m'aurait jamais appelé pour réussir à la joindre. En tout état de cause, j'allais encore une fois devoir prendre sur moi, subir la présence de Vadim et souffrir de l'absence d'Andréas.

Suzanne poussa la porte doucement, comme si elle ne voulait pas faire de bruit ni déranger. Elle me chercha et m'envoya un sourire fatigué. La pâleur de son visage me frappa.

– Où sont les filles ?

– Montées dans leurs chambres. J'ai réussi à les convaincre de ne pas t'attendre, j'ai préféré t'épargner leurs questions. Elles sont déboussolées... et je n'étais

pas certain que tu aies l'énergie de leur parler ce soir... Il est tard, tu es restée très longtemps enfermée dans ton atelier.

– Désolée, j'avais besoin de rester seule et de réfléchir à tout ça. Je vais aller les voir, je ne veux pas qu'elles s'inquiètent...

Elle était éreintée.

– Laisse-les, je suis certain qu'elles peuvent attendre. Je leur ai promis de m'occuper de toi. Viens plutôt là, dis-je lui en ouvrant mes bras.

Elle courut se blottir contre moi. Elle me semblait si fragile en cet instant.

– Raconte-moi, murmurai-je. Que dit Andréas ?

Elle me tendit la lettre. Je l'entraînai dans le canapé, et tout en la gardant dans mes bras, je parcourus les mots d'Andréas. Ils me terrifiaient autant qu'ils me rendaient heureux. Sa quête de paix et de lui-même portait ses fruits, il paraissait plus mature, il avançait coûte que coûte. Pour autant, il y avait encore tant de violence en lui et cet esprit revanchard ne lui ressemblait pas. J'aurais tant aimé le prendre entre quatre z'yeux, lui dire ce que je pensais, lui extorquer ses souhaits, ses colères, ses pleurs comme lorsqu'il était petit et qu'il se tournait vers moi, quand il sentait que Suzanne en était incapable. Je n'avais plus cette place-là, je devais m'y faire. C'était de ses parents qu'il espérait quelque chose, pas de moi – après tout, je n'étais pas son père – ni de ses sœurs. Nous n'existions plus. Du moins pour le moment, espérais-je encore. Mais qu'attendait-il véritablement de Suzanne ? Et de Vadim...

– Il veut renouer, je crois, lui dis-je doucement. Qu'en penses-tu ?

Elle hocha la tête contre moi, de plus en plus exténuée.

– Enfin un peu d'espoir... Que comptes-tu faire ?

Elle inspira profondément, comme si elle cherchait du courage. Elle se redressa, s'installa en tailleur en face de moi. Elle joua avec ses mains en me fuyant du regard.

– On va aller à Folegandros avec Vadim.

J'aurais dû m'y attendre, mais je n'étais pas prêt. Pas prêt à la laisser partir là-bas. Pas prêt à la laisser partir là-bas avec lui. Pas prêt à ce qu'elle renoue avec sa vie d'avant moi. Le serais-je un jour ? J'en doutais.

– Vous allez peut-être un peu vite... Appelez-le. Écrivez-lui. Prenez le temps de réfléchir...

– Léo, c'est tout réfléchi ! s'énerva-t-elle en bondissant du canapé. Il nous appelle, il a besoin de nous... On a déjà commencé à chercher des billets d'avion... On doit y aller le plus vite possible. Si je pouvais partir demain, maintenant, si je pouvais déjà être là-bas, je le ferais ! Je planterais tout pour mon fils !

Elle se figea, réalisant peut-être l'énormité de ce qu'elle venait de crier.

– Pardon, Léo, ce n'est pas ce que je voulais dire...

Incapable de rester en place, je me mis à arpenter le séjour.

– Si, c'est exactement ce que tu voulais dire... C'est comme ça... C'est normal, Andréas est ton fils, tu es prête à tout pour le retrouver. Je te comprends, je réagis pareil à ta place... Mais tu as bien conscience de ce que ça risque d'engendrer chez toi ? Tu m'as toujours dit que tu n'y remettrais jamais les pieds...

– Léo, je n'ai pas le choix... C'est pour Andréas. Ne m'empêche pas de partir.

Le coup était rude. Le fossé qui risquait de se creuser entre nous m'apparut clairement. Ma femme n'était plus qu'une mère blessée, et elle doutait de moi.

– Comment peux-tu imaginer une seule seconde que je t'interdise d'y aller ?

– Je dis n'importe quoi, pardon...

Je m'éloignai d'elle, et allai me servir un verre. J'en avais sérieusement besoin. Elle me rejoignit et noua ses bras autour de ma taille, son visage posé dans mon dos. Elle cherchait à me serrer fort contre elle, à me tenir, à me rappeler.

– J'ai besoin que tu me soutiennes, Léo... s'il te plaît... je n'y arriverai pas sans toi.

Je voulais bien la soutenir pour renouer avec son fils, j'y mettrais toutes mes forces, pour elle, pour mes filles et pour moi, je voulais moi aussi retrouver ce fils qui n'était pas le mien. J'aurais pu traverser le monde pour aller chercher Andréas s'il me l'avait demandé, si c'était ce dont il avait besoin. Je pouvais tout endurer pour elle et pour ce gamin que j'avais vu grandir et que j'avais, moi aussi, élevé. Mais... l'idée de la savoir sur cette maudite île avec Vadim me semblait au-dessus de mes forces... Ils allaient être tous les trois là-bas, même si c'était dans le chaos de la colère d'Andréas, ils allaient reformer leur famille. Vadim et Suzanne devraient à nouveau ne former plus qu'un pour voler au secours de leur fils. Quel homme pourrait supporter sans broncher de voir sa femme partir avec son premier grand amour ? Pourtant, je n'avais pas le choix, et je devais me taire... Ne rien lui dire de mes inquiétudes, de mes insécurités, de ma

trouille viscérale de ce qui pourrait se passer entre eux. Je connaissais suffisamment ma femme pour savoir qu'elle remettrait ce voyage en question si elle savait à quoi je pensais... Elle voudrait me protéger de son passé, de ses tourments. Je refusais de la mettre dans cette situation intenable. Elle ne pouvait pas choisir, et elle n'avait pas à choisir, le seul choix qui s'offrait à moi était de la respecter. À mes risques et périls.

– Tu ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter pour toi, soufflai-je. Mais je te soutiendrai, même de loin, même en restant ici.

AGNÈS MARTIN-LUGAND

Retour à Folegandros

Trois ans après avoir brutalement coupé les ponts avec ses parents, Andréas, 25 ans, réapparaît dans une lettre qui agit sur eux comme une déflagration. Il les convoque à Folegandros, l'île grecque où tout a commencé, sous peine de ne plus jamais le revoir.

En dépit de leur séparation douloureuse, Suzanne et Vadim n'ont d'autre choix que de se retrouver et d'affronter un passé qu'ils ont tenté d'ensevelir.

La lumière brûlante des Cyclades et le souffle du Meltem offriront-ils la rédemption à cette famille brisée par les secrets et les non-dits ?

On peut quitter un lieu,
jamais ce qu'on y a laissé.

09-26

ISBN 13 : 978-2-7499-6279-5

21,95 € France TTC



9 782749 962795

www.michel-lafon.com